

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir: 40, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339

Impreso en los Talleres de El Sieto

RÉDACTEUR EN CHEF: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros

18 JUILLET 1897

Il y a 67 ans, à pareil jour, le peuple uruguayen, libre enfin de tout joug étranger, débarrassé de toute ingérence étrangère, comme le stipule la fière déclaration du 25 août 1825, prisa serment à la Constitution élaborée par toute une élite de citoyens aussi éclairés que vaillants.

L'Uruguay a connu depuis lors des fortunes diverses. Si l'étranger a été tenu victorieusement en dehors de ses frontières, bien des vicissitudes, hélas! lui ont été infligées au dedans.

C'est une gloire pourtant pour les ancêtres, c'est aussi une consolation pour leur postérité présente et future, de penser que ces vicissitudes auraient pu lui être évitées, qu'elles auraient été tout au moins considérablement atténuées, si la Constitution jurée en 1830 eût été religieusement observée par tous et défendue, au prix de n'importe quelles sacrifices, contre quiconque, en haut ou en bas, eût l'audace criminelle et la folie impardonnable d'en violer les dispositions sacrées.

Quelles que soient aujourd'hui encore les douleurs de la patrie, les difficultés auxquelles se heurte sa marche en avant, les menaces qui s'accumulent à son horizon comme des nuages gros de tempêtes, il n'est pas douteux pour nous que tout rentrerait bien vite dans l'ordre, dans la paix, dans la sérénité, dans la joie et la prospérité, si on en revenait d'un commun accord au culte pieux de la Constitution, à l'observance rigide de ses prescriptions, à la loyale application de ses principes.

En dehors d'elle, il ne peut y avoir que déceptions et misères; avec elle tout s'unira pour le bien de la patrie commune à tous les descendants d'Artigas et de ses compagnons. Certes, il est bon de solenniser par des réjouissances le retour des grandes dates nationales. Mais le meilleur moyen d'honorer le passé, n'est-il pas de s'inspirer des idées, des sentiments et de l'idéal des ancêtres?

N'est-ce pas s'enlever le droit de s'associer à ces réjouissances et offenser ces ancêtres en rapplissant leur œuvre pour de perpétuer des divisions que tout fait un devoir de condamner à l'oubli ou de s'usurper au profit de calculs égoïstes le patrimoine commun de tous les Orientaux?

Aujourd'hui comme il y a 67 ans, c'est un serment sincère de fidélité inviolable à la Constitution que la Patrie uruguayenne demande à ses fils.

Et ce serment, bien qu'étrangers, nous le lui prêtons volontiers nous-mêmes, jurant sans réserves comme sans réticences que nul sacrifice ne nous coûtera quand il s'agira d'assurer son triomphe.

Vive la Constitution de la République Orientale de l'Uruguay!

Correspondance Politique

LA NOUVELLE BASTILLE

Paris 20 Juin 1897.

Plusieurs de nos confrères ont encore la naïve bonté de s'occuper des grimaces du parti radical et de s'intéresser aux conciliabules tenus par les vestiges de cette association anonyme, fondée en vue d'exploiter les bénéfices de la République.

Nous avons assez souvent démontré de toutes les façons, par l'évidence des faits, que ce parti, auquel ne répugnent ni les compromis, ni les alliances anti-républicaines, n'avait d'autre but que le partage de l'assiette au beurre.

Ayant été distancé par des gens aux dents plus longues, on retrouve ses dernières épaves dans les bagages des socialistes plus ou moins collectivistes, seul moyen qui leur reste désormais de pénétrer un jour dans la place.

A notre avis, la préoccupation capitale du pays n'est pas de savoir ce que pense la barbe de M. Dujardin-Beaumetz, ni ce que racon-

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU MATIN

PROPOS MÉLÉS

to co fondatore di brasseria qui répond au nom de Ranc.

On le sait par expérience. En présence de l'impuissance de la Chambre basse à réaliser quoi que ce soit et même à voter un budget dans les délais normaux, on se demande si l'on va éternellement infliger au pays des représentants aussi médiocres, aussi au-dessous de leurs fonctions que ceux que nous voyons se succéder et se ressembler depuis tant de législatures.

Les expériences successives du scrutin de liste et du scrutin d'arrondissement attestent que la substitution d'un mode de scrutin à l'autre ne donne pas de meilleurs résultats, c'est donc à d'autres moyens qu'il faut demander l'amélioration du personnel parlementaire.

On ne sera pas surpris que les agonisants du parti radical veillent ressusciter le scrutin de liste. Il est éminemment favorable aux conditions immorales qui leur sont si chères et leur permettrait de s'embarquer avec les socialistes et les collectivistes, dans une action commune contre le gouvernement. Mais il n'en peut résulter aucune amélioration de nos mœurs politiques.

En attendant que le problème si intéressant et si épineux de la représentation proportionnelle soit mis à l'ordre du jour, on pourrait adopter quelques dispositions législatives qui constitueraient un premier pas dans la voie des réformes. De divers côtés de la Chambre les voix isolées ont signalé comme une cause d'impuissance le trop grand nombre de députés. MM. Poincaré, Tony Revillon, Hovelacque, Pochon ont eu la franchise et le courage de reconnaître que dans les assemblées nombreuses l'avantage appartient aux brillants. Un évergumme qui vocifère des injures au milieu de plusieurs centaines d'individus qui gardent le silence attire davantage l'attention du gros public, il fait plus de bruit que tous les autres et conquiert une notoriété universelle parce que tous les journaux impriment son nom. La méthode n'est pas nouvelle, elle est renouvelée des Grecs, comme le jeu de l'oie, et le plus sûr moyen que l'on ait encore aujourd'hui d'arriver à la célébrité c'est de couper la queue de son chien.

Si donc on ramenait le chiffre des députés à trois cents, on ferait moins de bruit à la Chambre, par conséquent on y travaillerait mieux, sans parler des économies qui résulteraient de l'application de cette mesure. La chose est facile, elle peut se faire sans réviser la Constitution et sans bouleverser quoi que ce soit. Mais comme les choses les plus simples sont celles que la Chambre est le plus incapable d'accomplir, on peut être certain que cela ne se fera pas.

Il est une réforme encore plus facile à réaliser pour des législateurs bien intentionnés, c'est celle qui consiste à placer les instituteurs sous l'autorité de leur chef naturel, le recteur, au lieu de les faire gouverner par les préfets, c'est-à-dire par les députés qui les transforment en agents électoraux.

La loi scolaire que l'on présente toujours comme une loi intangible, bien qu'elle soit très imparfaite, devrait être surtout une loi de neutralité politique et religieuse. Il paraît que cela est impossible aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'école.

A l'intérieur, nous assistons journellement à des tentatives de propagande communarde par l'introduction de livres ayant pour but de réhabiliter la Commune, tandis que dans l'ordre électoral, au sein des Comités, on trouve constamment des instituteurs qui pratiquent la neutralité à leur manière. Il en résulte que ce personnel devient suspect aux pères de familles et que les lois scolaires ne donnent pas les résultats qu'on pouvait en espérer.

Nous pourrions multiplier les exemples de ce genre et démontrer avec une grande abondance d'arguments, que tout ce qui se fait en France, depuis un certain nombre d'années, a pour but de consolider la domination qu'exerce, sur le pays, ces modernes seigneurs féodaux qu'on appelle des députés.

Nous ancêtres ont démoli la Bastille, où l'on mettait la noblesse en prison, mais celle du Palais-Bourbon qu'on fabrique des abus est autrement difficile à démolir.

«Oh! mademoiselle, comme vous avez le nez fin! Vous avez mille fois raison, ce n'est pas une chaussette de ruses. Observez plutôt ses mains: je n'en ai jamais vu de si parfaites.»

Cette reine détronée protestait contre sa déchéance; elle en appelait, elle essayait par intervalles de faire rentrer ses sujets dans le devoir, d'affirmer son existence et ses droits. A plusieurs reprises, elle interpella M. Traya à travers la table, soit pour lui adresser des demandes, soit pour se plaindre des lenteurs du service, car le temps lui durait: elle aurait voulu abréger ce souper lugubre et les mortels déplaissais qu'on lui donnait.

M. Traya faisait le sourd; il n'était occupé que de sa voisine, qu'il agaçait tour à tour ou cajolait. Elle se sentait vaincue, dépossédée, anéantie. Son orgueil en détresse lui disait: «Non beaux jours se sont envolés. Elle se comparait à un nœud qui s'efforce vainement de remonter à la surface de l'eau, et que la lame recouvre incessamment; il descend, il enfonce, et tout est fini.

Enfin, on se leva de table. L'inconnue se perdit dans la foule, disparut. Huguette réusait à rejoindre M. Traya, et d'une voix saccadée:

«Mon oncle, dit-elle, ne me ferez-vous pas la grâce de me révéler le mot de cette énigme?»

Le délicieux vieillard lui repartit de son ton pointu d'autrefois:

«Devine, ma pouloute; tu astant d'esprits! Elle déjà grand joyeux quand elle se mit au lit. Elle trouva dans son oreiller, où elle tournait et retournait sa tête. Elle finit par se dire: «N'exagérons pas mon malheur. C'est

Malheureux chirurgien! En dépit du temps écoulé — plus de trois mois, pensez donc — on s'autorise encore du procès Boileux-Lajarrige pour casser sur leur dos autre chose que du sucre, chaque fois que l'occasion s'en présente.

Ils sont nombreux ceux qui ne veulent plus voir que des bourgeois dans ceux qu'ils appellent, demain peut-être, à grands cris, comme des sauveurs.

Des bourgeois! Et pourquoi?

Parce que des coupeurs d'opérations taillent à tort et à travers dans la chair humaine. Mais toutes les professions ont leur holième, hélas! et la chirurgie n'en est pas moins la grande adversaire de la mort. On l'appelle trop tard souvent et lorsqu'on lui du remède elle ne peut apporter qu'une autre sorte d'extrême-onction. Complexé pourtant combien d'être marqués pour la fin elle a remis sur pied en arrachant de leur corps le germe de décomposition! L'appentice, qui semble une maladie à la mode, était chose inconnue alors qu'elle emportait tant de malades qui sauva aujourd'hui une ouverture de ventre. L'ovariotomie est devenue de pratique courante, et le monde et la science ont également profité à la repopulation de la France. Il n'en est pas moins vrai que l'opération, redoutable jadis, est devenue facile, pour ne pas dire courante, et il serait puéril, absurde, injurieux et ingrat de juger sur des spécimens étranges ceux qui, pour parler comme Molière, ont l'admirable pouvoir et la terrible puissance — *virtutem et potentiam* — les terribles *Medicandi, purgandi, saignandi, percutiendi, taillandi, compandi...*

Et occidendi

Imprimé par totum terram

Ce qu'on peut dire, c'est que, dans la médecine comme dans tous les états, il y a une poussée ardente et un nombre disproportionné de postulants. Quel nombre incroyable de journalistes aujourd'hui! Quelle multiplicité d'avocats! Le Palais est envahi. On s'y dispute une cause comme les fourmis d'une fourmilière se disputent un fêtu. Et les peintres! Dénombrez les grains de sable de la mer. Et là tous les krachs successifs de ces professions dites libérales où l'encombrement fait songer aux guichets des gares de chemins de fer les jours de fêtes carillonnées. On se bat pour partir, on s'étouffe pour un ticket, on s'écroule pour arriver jusqu'à un wagon. Et le train part, envahi, pris d'assaut, complet, bondé, — laissant des malheureux en gare!

Reste en gare! Ce sont ceux-là qui, après s'être bousculés pour trouver leur place et les de demeurer oubliés, comme des colis on des épaves, font alors tapage, frappent des pieds cassés, des vitres et se révoltent. Ils prennent d'assaut le train suivant, jouent des jambes et des poings, montent dans les wagons de marchandises ou se juchent avec les bestiaux. Peu leur importe. Il faut arriver. Arriver, comme les autres! Rattraper le train! Et peu leur importe que le compartiment soit sale et que le convoi risque un accident! L'arrivé n'a qu'une terreur, l'arrivé n'a qu'une horreur, rester en gare!

On a en le mois dernier, dans je ne sais plus quelle cour d'Appel de France, la surprise de voir un juré appelé à siéger aux assises, demander et obtenir d'être exonéré de cette besogne, «vu qu'il ne savait ni lire ni écrire».

La loi est formelle à cet égard, et la récusation était de droit.

Cet incident a suggéré les réflexions suivantes que ne manquent pas de piquant et qu'on peut tenir pour judicieuses:

«La loi est la loi, mais je ne sais pourquoi j'éprouve maintenant comme un regret de l'éloignement de cet ignorant; est-ce que, sans autre culture que celle de ses roses, il aurait fait vraiment tâche parmi les jurés, est-ce que son incapacité de lire son journal avait l'audience ou d'écrire à «sa dame» que peut-être il ne rentrerait pas dîner, sérieusement, le rendait impropre à écouter, à se faire

Personne ne songe à discuter sa beauté, évalue-t-elle le soleil.

Il n'y eut pas jusqu'à la mère de la favorite disgraciée qui, malgré le cruel dépit que lui causait une chute profonde suivant des prés tant prodigieuse élévation, ne convint pourtant que la fausse Espagnole avait des yeux étonnants.

«Sa beauté, dit-elle à son mari, ne ressemble guère à celle de Huguette: mais il faut avouer qu'elle est bien dans son genre; je lui reproche seulement d'avoir la taille un peu courte et pas assez dégagée.»

On ne tarda pas à reconnaître aussi qu'elle avait un bon caractère, l'humeur douce et pacifique, qu'elle était commode à vivre, sensible aux regards qu'on lui témoignait, et, bon gré mal gré, il fallait en avoir beaucoup, sous peine d'encourir les censures du tyran, qui exigeait qu'on la traitât en princesse et veillât sur sa brebis avec une sollicitude de père.

Mais par quel bizarre caprice l'avait-il fait venir chez lui? C'était la grande question qu'on agita tout le jour et quelquefois toute la nuit.

Tout le monde s'accordait à penser que quoi qu'il en pût dire, il ne songeait nullement à la marier à Silvére Sauvagin.

Bien que Mme Limités, personne discrète, n'eût parlé qu'à mots couverts de la mission diplomatique qu'elle était allée remplir auprès du marquis de Conleuvre, elle en avait dit assez pour contraindre ses gendres et leurs femmes que leur oncle avait pris Silvére en haine; ils en concluaient que son intention était d'enlever à ce nouveau détesté la jeune fille qu'il aimait. Mais quelles vues M. Tra-

Personne ne songe à discuter sa beauté, évalue-t-elle le soleil.

Il n'y eut pas jusqu'à la mère de la favorite disgraciée qui, malgré le cruel dépit que lui causait une chute profonde suivant des prés tant prodigieuse élévation, ne convint pourtant que la fausse Espagnole avait des yeux étonnants.

«Sa beauté, dit-elle à son mari, ne ressemble guère à celle de Huguette: mais il faut avouer qu'elle est bien dans son genre; je lui reproche seulement d'avoir la taille un peu courte et pas assez dégagée.»

On ne tarda pas à reconnaître aussi qu'elle avait un bon caractère, l'humeur douce et pacifique, qu'elle était commode à vivre, sensible aux regards qu'on lui témoignait, et, bon gré mal gré, il fallait en avoir beaucoup, sous peine d'encourir les censures du tyran, qui exigeait qu'on la traitât en princesse et veillât sur sa brebis avec une sollicitude de père.

Mais par quel bizarre caprice l'avait-il fait venir chez lui? C'était la grande question qu'on agita tout le jour et quelquefois toute la nuit.

Tout le monde s'accordait à penser que quoi qu'il en pût dire, il ne songeait nullement à la marier à Silvére Sauvagin.

Bien que Mme Limités, personne discrète, n'eût parlé qu'à mots couverts de la mission diplomatique qu'elle était allée remplir auprès du marquis de Conleuvre, elle en avait dit assez pour contraindre ses gendres et leurs femmes que leur oncle avait pris Silvére en haine; ils en concluaient que son intention était d'enlever à ce nouveau détesté la jeune fille qu'il aimait. Mais quelles vues M. Tra-

Personne ne songe à discuter sa beauté, évalue-t-elle le soleil.

Il n'y eut pas jusqu'à la mère de la favorite disgraciée qui, malgré le cruel dépit que lui causait une chute profonde suivant des prés tant prodigieuse élévation, ne convint pourtant que la fausse Espagnole avait des yeux étonnants.

«Sa beauté, dit-elle à son mari, ne ressemble guère à celle de Huguette: mais il faut avouer qu'elle est bien dans son genre; je lui reproche seulement d'avoir la taille un peu courte et pas assez dégagée.»

On ne tarda pas à reconnaître aussi qu'elle avait un bon caractère, l'humeur douce et pacifique, qu'elle était commode à vivre, sensible aux regards qu'on lui témoignait, et, bon gré mal gré, il fallait en avoir beaucoup, sous peine d'encourir les censures du tyran, qui exigeait qu'on la traitât en princesse et veillât sur sa brebis avec une sollicitude de père.

Mais par quel bizarre caprice l'avait-il fait venir chez lui? C'était la grande question qu'on agita tout le jour et quelquefois toute la nuit.

Tout le monde s'accordait à penser que quoi qu'il en pût dire, il ne songeait nullement à la marier à Silvére Sauvagin.

Bien que Mme Limités, personne discrète, n'eût parlé qu'à mots couverts de la mission diplomatique qu'elle était allée remplir auprès du marquis de Conleuvre, elle en avait dit assez pour contraindre ses gendres et leurs femmes que leur oncle avait pris Silvére en haine; ils en concluaient que son intention était d'enlever à ce nouveau détesté la jeune fille qu'il aimait. Mais quelles vues M. Tra-

Personne ne songe à discuter sa beauté, évalue-t-elle le soleil.

Il n'y eut pas jusqu'à la mère de la favorite disgraciée qui, malgré le cruel dépit que lui causait une chute profonde suivant des prés tant prodigieuse élévation, ne convint pourtant que la fausse Espagnole avait des yeux étonnants.

«Sa beauté, dit-elle à son mari, ne ressemble guère à celle de Huguette: mais il faut avouer qu'elle est bien dans son genre; je lui reproche seulement d'avoir la taille un peu courte et pas assez dégagée.»

On ne tarda pas à reconnaître aussi qu'elle avait un bon caractère, l'humeur douce et pacifique, qu'elle était commode à vivre, sensible aux regards qu'on lui témoignait, et, bon gré mal gré, il fallait en avoir beaucoup, sous peine d'encourir les censures du tyran, qui exigeait qu'on la traitât en princesse et veillât sur sa brebis avec une sollicitude de père.

Mais par quel bizarre caprice l'avait-il fait venir chez lui? C'était la grande question qu'on agita tout le jour et quelquefois toute la nuit.

Tout le monde s'accordait à penser que quoi qu'il en pût dire, il ne songeait nullement à la marier à Silvére Sauvagin.

Bien que Mme Limités, personne discrète, n'eût parlé qu'à mots couverts de la mission diplomatique qu'elle était allée remplir auprès du marquis de Conleuvre, elle en avait dit assez pour contraindre ses gendres et leurs femmes que leur oncle avait pris Silvére en haine; ils en concluaient que son intention était d'enlever à ce nouveau détesté la jeune fille qu'il aimait. Mais quelles vues M. Tra-

une conviction, à prononcer sur ce qui dans lui était la vérité? Et cette vérité, idéalement absolue et égale, eût été pour tous, sur le banc, pour le pharmacien, le notaire, l'épicier, le vétérinaire, excepté pour lui!

Aussi bien, il semble qu'au contraire cette pauvreté de communications avec l'au-dehors, cette réduction des moyens d'influence soient la plus précieuse garantie. Isolés de ses parents, sauvés de leur action sur son cerveau et son cœur, l'homme en qui agit la simple et saine nature toujours est le meilleur. Non jardinier, en vous laissant partir, vous qui auriez au moins parlé selon votre âme, la Justice, peut-être, a perdu un peu de sa lumière, et, de loin, j'envoie un salut à votre conscience délaignée, à votre conscience sans alphabet, mais qui vaut bien celles qui en ont trop.

Je lis et je transcris:

«Pour qu'elle soit vraiment bonne, il faut qu'une volaille soit tendre, blanche, fine de goût et de chair, peu chargée d'os.»

«Il faut enfin que, crue, elle flatte l'œil et donne envie pour être présentable quand elle est cuite.»

Pourquoi, diable, ce précepte d'élever m'a-t-il laissé rêver? Quelles images évoque-t-il? Quelles analogies?

Les horribles débats de ce procès Grégoire, qui vient de se terminer par la condamnation des monstres qui avaient martyrisé un enfant, ont donné l'idée à un rédacteur de la *République française* de rechercher, chez les peuples anciens, la façon dont l'enfance était protégée.

Notre confrère a trouvé partout trace d'une sollicitude très soucieuse du sort des enfants:

A Thèbes, l'exposition on l'abandon des enfants était tout simplement puni de mort. Les Perses, les Égyptiens, les Juifs, respectaient l'enfance. A Rome même, où la puissance du père fut d'abord pour ainsi dire sans limites, on voit cependant les Constitutions des empereurs s'occuper du sort réservé aux enfants et ne laisser aux pères qu'un droit de correction modéré. Les lois romaines devaient même aller beaucoup plus loin et établir différents péchés dont les enfants avaient la propriété. Dans le dernier état du droit, le fils protégé pendant les premières années contre les excès de mauvais traitements, pouvait, à l'époque de l'adolescence, posséder tout ce qu'il gagnait soit dans le commerce, soit dans les armées. Le père avait l'usufruit seulement de toutes les successions qui venaient à échoir au fils et des libéralités qui étaient faites à son profit.

Ainsi qu'on le voit, l'enfant, dans les temps antiques, n'était nullement abandonné aux seuls soins de ses protecteurs naturels, et, en cela comme en beaucoup d'autres choses, les progrès modernes n'ont pas marqué leur influence par de trop sensibles améliorations.

Rayons et ombres.

L'affaire engagée entre le fils de M. Emile Olivier et le petit-fils de Hugo s'est dénouée par l'intervention paternelle. Encore qu'en pareil cas on goûte médiocrement l'apparition volontiers mélodramatique d'un père, et qu'un «ne to bats point» semble flatter moins l'idéal convenu que le «maintenant, va le battre» de la célèbre comédie, il faut reconnaître que le père cette fois avait une valable raison: l'empruntait, d'ailleurs, à sa qualité d'historien et obéissait moins à la voix du sang qu'à celle de l'histoire.

En réalité, exposant, appréciant les choses, les hommes du Coup d'Etat, M. Emile Olivier n'a fait qu'user d'un droit strict, que nul, dans la suite des événements, n'a abolié à son égard même; il a exercé ses prérogatives vis-à-vis de Hugo comme Lantrey avec Napoléon; la question d'honneur en domaine d'histoire n'existe pas, c'est la vérité seule, ou ce qu'on croit la vérité, qui doit préoccuper. Hugo, par certaines de ses œuvres appartenait à la vie publique, parlant à la discussion la plus sévère, et c'est là, peut-être, ce qui rend plus noblement chères encore celle de ses inspirations par où il s'élève au-dessus.

Personne ne songe à discuter sa beauté, évalue-t-elle le soleil.

Il n'y eut pas jusqu'à la mère de la favorite disgraciée qui, malgré le cruel dépit que lui causait une chute profonde suivant des prés tant prodigieuse élévation, ne convint pourtant que la fausse Espagnole avait des yeux étonnants.

«Sa beauté, dit-elle à son mari, ne ressemble guère à celle de Huguette: mais il faut avouer qu'elle est bien dans son genre; je lui reproche seulement d'avoir la taille un peu courte et pas assez dégagée.»

On ne tarda pas à reconnaître aussi qu'elle avait un bon caractère, l'humeur douce et pacifique, qu'elle était commode à vivre, sensible aux regards qu'on lui témoignait, et, bon gré mal gré, il fallait en avoir beaucoup, sous peine d'encourir les censures du tyran, qui exigeait qu'on la traitât en princesse et veillât sur sa brebis avec une sollicitude de père.

Mais par quel bizarre caprice l'avait-il fait venir chez lui? C'était la grande question qu'on agita tout le jour et quelquefois toute la nuit.

Tout le monde s'accordait à penser que quoi qu'il en pût dire, il ne songeait nullement à la marier à Silvére Sauvagin.

Bien que Mme Limités, personne discrète, n'eût parlé qu'à mots couverts de la mission diplomatique qu'elle était allée remplir auprès du marquis de Conleuvre, elle en avait dit assez pour contraindre ses gendres et leurs femmes que leur oncle avait pris Silvére en haine; ils en concluaient que son intention était d'enlever à ce nouveau détesté la jeune fille qu'il aimait. Mais quelles vues M. Tra-

Personne ne songe à discuter sa beauté, évalue-t-elle le soleil.

Il n'y eut pas jusqu'à la mère de la favorite disgraciée qui, malgré le cruel dépit que lui causait une chute profonde suivant des prés tant prodigieuse élévation, ne convint pourtant que la fausse Espagnole avait des yeux étonnants.

«Sa beauté, dit-elle à son mari, ne ressemble guère à celle de Huguette: mais il faut avouer qu'elle est bien dans son genre; je lui reproche seulement d'avoir la taille un peu courte et pas assez dégagée.»

On ne tarda pas à reconnaître aussi qu'elle avait un bon caractère, l'humeur douce et pacifique, qu'elle était commode à vivre, sensible aux regards qu'on lui témoignait, et, bon gré mal gré, il fallait en avoir beaucoup, sous peine d'encourir les censures du tyran, qui exigeait qu'on la traitât en princesse et veillât sur sa brebis avec une sollicitude de père.

Mais par quel bizarre caprice l'avait-il fait venir chez lui? C'était la grande question qu'on agita tout le jour et quelquefois toute la nuit.

Tout le monde s'accordait à penser que quoi qu'il en pût dire, il ne songeait nullement à la marier à Silvére Sauvagin.

Bien que Mme Limités, personne discrète, n'eût parlé qu'à mots couverts de la mission diplomatique qu'elle était allée remplir auprès du marquis de Conleuvre, elle en avait dit assez pour contraindre ses gendres et leurs femmes que leur oncle avait pris Silvére en haine; ils en concluaient que son intention était d'enlever à ce nouveau détesté la jeune fille qu'il aimait. Mais quelles vues M. Tra-

Personne ne songe à discuter sa beauté, évalue-t-elle le soleil.

Il n'y eut pas jusqu'à la mère de la favorite disgraciée qui, malgré le cruel dépit que lui causait une chute profonde suivant des prés tant prodigieuse élévation, ne convint pourtant que la fausse Espagnole avait des yeux étonnants.

«Sa beauté, dit-elle à son mari, ne ressemble guère à celle de Huguette: mais il faut avouer qu'elle est bien dans son genre; je lui reproche seulement d'avoir la taille un peu courte et pas assez dégagée.»

On ne tarda pas à reconnaître aussi qu'elle avait un bon caractère, l'humeur douce et pacifique, qu'elle était commode à vivre, sensible aux regards qu'on lui témoignait, et, bon gré mal gré, il fallait en avoir beaucoup, sous peine d'encourir les censures du tyran, qui exigeait qu'on la traitât en princesse et veillât sur sa brebis avec une sollicitude de père.

Mais par quel bizarre caprice l'avait-il fait venir chez lui? C'était la grande question qu'on agita tout le jour et quelquefois toute la nuit.

Tout le monde s'accordait à penser que quoi qu'il en pût dire, il ne songeait nullement à la marier à Silvére Sauvagin.

Bien que Mme Limités, personne discrète, n'eût parlé qu'à mots couverts de la mission diplomatique qu'elle était allée remplir auprès du marquis de Conleuvre, elle en avait dit assez pour contraindre ses gendres et leurs femmes que leur oncle avait pris Silvére en haine; ils en concluaient que son intention était d'enlever à ce nouveau détesté la jeune fille qu'il aimait. Mais quelles vues M. Tra-

Personne ne songe à discuter sa beauté, évalue-t-elle le soleil.

Il n'y eut pas jusqu'à la mère de la favorite disgraciée qui, malgré le cruel dépit que lui causait une chute profonde suivant des prés tant prodigieuse élévation, ne convint pourtant que la fausse Espagnole avait des yeux étonnants.

«Sa beauté, dit-elle à son mari, ne ressemble guère à celle de Huguette: mais il faut avouer qu'elle est bien dans son genre; je lui reproche seulement d'avoir la taille un peu courte et pas assez dégagée.»

On ne tarda pas à reconnaître aussi qu'elle avait un bon caractère, l'humeur douce et pacifique, qu'elle était commode à vivre, sensible aux regards qu'on lui témoignait, et, bon gré mal gré, il fallait en avoir beaucoup, sous peine d'encourir les censures du tyran, qui exigeait qu'on la traitât en princesse et veillât sur sa brebis avec une sollicitude de père.

Mais par quel bizarre caprice l'avait-il fait venir chez lui? C'était la grande question qu'on agita tout le jour et quelquefois toute la nuit.

Tout le monde s'accordait à penser que quoi qu'il en pût dire, il ne songeait nullement à la marier à Silvére Sauvagin.

Bien que Mme Limités, personne discrète, n'eût parlé qu'à mots couverts de la mission diplomatique qu'elle était allée remplir auprès du marquis de Conleuvre, elle en avait dit assez pour contraindre ses gendres et leurs femmes que leur oncle avait pris Silvére en haine; ils en concluaient que son intention était d'enlever à ce nouveau détesté la jeune fille qu'il aimait. Mais quelles vues M. Tra-

Certes, je ne blâmerai point Georges Hugo de cette vaillante pitié; elle jaillit de sa jeunesse, ainsi que d'une source pure. Mais qu'il laisse précisément faire l'histoire. Si elle met dans un coin à part les ressentiments obstinés du Poète, elle dira aussi de quelle passion de supérieure liberté et de fraternité ils sont issus, et comme si dans ce génie rien ne pouvait para

